

Rencontre internationale - Québec - 8 juin 2009 au 12 juin 2009
Discours de clôture de Edwin de Boevé, directeur de Dynamo International et
coordonnateur du réseau international des travailleurs sociaux de rue.

Comme nous pouvons le constater, nous avons tous passé une semaine vraiment extraordinaire.

Pour nous qui venions de l'étranger, votre accueil nous a particulièrement touché. Gardez cette chaleur humaine au fond du cœur, nous avons bien compris que c'est elle qui vous empêche de finir congelés à la fin de votre long et rigoureux hiver.

Je propose, chers participants nomades de porter une chaleureuse acclamation à tous ces québécois qui nous ont si bien reçus.

En regardant l'histoire du travail de rue ces 20 dernières années, force est de constater une réelle et spectaculaire évolution.

A l'époque, lorsqu'un travailleur de rue se prononçait sur sa pratique, il était fréquent que son discours ne collait finalement pas ou peu à la nature réelle de sa pratique.

Une déperdition importante existait entre la pratique et le discours censé rendre compte de cette pratique.

Aujourd'hui, cet écart s'est considérablement réduit. Le discours des travailleurs de rue est aujourd'hui beaucoup plus mature :

- Les théories sont de plus en plus pertinentes et adéquates.
- Les pratiques sont de plus en plus intelligibles.

Il existe une congruence et une **dialectique** entre les niveaux pratiques et théoriques.

Enfin, le discours politique et la réflexion sur les enjeux sociétaux liés au travail de rue ne sont plus éludés.

Une 2^{ème} constatation tient du principe de **la réappropriation des actions et réflexions** de mise au sein du réseau.

A titre d'exemple, il est intéressant de constater l'utilisation des outils d'animation participatifs de nos collègues norvégiens pour construire le programme de ce colloque.

A l'heure où certains acteurs de terrain tentent à garder pour eux leurs propres outils, le principe que ce qui est produit collectivement reste collectif et devient en quelque sorte « patrimoine immatériel de l'humanité », mérite d'être salué.

A travers ces différents constats, c'est le **champ du travail de rue** qui s'institue, qui se construit et se renforce.

Aujourd'hui, il existe bien une communauté de pensée, de raisonnement et d'action.

Si tel est le cas, nous sommes dès lors mûrs pour faire entendre notre parole de terrain auprès des grandes instances qui dirigent notre monde.

Aux Nations Unies, à Genève, à la Commission ou au Conseil de l'Europe, de nombreux lobbies oeuvrent en permanence. Souvent, issus du secteur marchand ou des grosses ONG internationales, il est à constater que les acteurs de terrain ne sont pas présents. Ceux qui sont en prise directe avec la réalité quotidienne des plus fragilisés, des plus exclus, cette parole-là est inexistante.

Pour l'avenir, porter cette parole sera notre défi.

Je vous invite à précisément réfléchir sur ce que nous avons à dire sur ces sujets qui nous préoccupent tant, à savoir : la lutte contre l'exclusion sociale et autres nombreuses difficultés que nous observons quotidiennement sur le terrain.

A cet effet, et pour faire le point sur ces questions, avec mon équipe, nous vous invitons à la **prochaine rencontre internationale du réseau fin 2010 à Bruxelles** sur le thème **du travail de rue et la lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale**.

En arrivant au Québec, j'ai eu le plaisir d'assister à l'Assemblée Générale de l'ATTrueQ. L'occasion d'assister à l'adoption de votre nouveau code d'éthique. On le sait, l'éthique nous est chère.

Partout, dans le monde, les travailleurs de rue attachent une grande importance à cette éthique, qui place l'humain au centre de nos préoccupations, qui attache une priorité à la défense des droits fondamentaux de l'homme et de l'enfant, et qui se donne comme leitmotiv **de se sentir responsable de la survie et du bien-être d'autrui**.

La responsabilité est un principe un peu tarte à la crème, un peu usé par de fréquentes et vaines utilisations. C'est un mot qui perd en clarté ce qu'il a gagné en notoriété. Valéry parle de « *ces mots qui ont plus de valeurs que de sens* ».

Dans un récent ouvrage, A Etchegoyen ¹ se penche intelligemment sur ces questions. Il y distingue deux manières de vivre la prise de responsabilité.

- ✓ La première approche part d'un a priori juridique selon lequel toute personne sera, à un moment donné, obligée de répondre de ses actes devant autrui :
 - Tout comme un procès, il existe toujours une instance, un autre qui pose les questions, qui accuse de manière explicite ou implicite.
 - Il y a donc toujours une causalité dans les actions entreprises. Une explication venant parfois de très loin et qui est à rechercher.
 - L'acteur est ici dans l'obligation de se justifier par rapport à ces faits et gestes.
 - Une certaine importance sera donnée à la nature négative des actes posés. Ce ne sont pas les réussites qui seront mises en exergue.
 - La contrainte accompagne inévitablement cette approche de la responsabilité, le cas échéant, une réparation pourrait être exigée. Dans un sens ou dans un autre, un retour est toujours attendu de la part de celui qui prend ses responsabilités et de la part d'autrui.

Ce qui est à relever dans une telle approche, ce sont les conséquences de cette responsabilité que je qualifierai plus volontiers de « morale », en opposition à une démarche « éthique » qui se méfie des évidences et des idées préconçues.

1. A un niveau pratique, ce sont les résultats observables qui auront une importance certaine.
2. Si la situation dégénère, vous serez le responsable. Voyez ces procès complètement dingues, aux Etats-Unis (affaire du chien dans le micro-onde ou celui de la fille qui traîne ses parents en justice, non satisfaite de sa nature féminine).
3. Il y a donc une prise de risque qui est évitée dans cette responsabilité, avec ses effets pervers : la recherche de solutions toutes faites, de trucs et ficelles, pour sortir de l'inconfort de la situation. Les fausses réponses font partie de ces pseudo et trop simples solutions (criminalisation des sans papiers, plan de

¹ Alain Etchegoyen. *La vraie morale se moque de la morale*. Edition Le Seuil. Avril 1999.

sécurité aux relents sécuritaires, ...). La crainte de la sanction pourrait pousser les hommes à ne plus agir, ce qui explique l'immobilisme de beaucoup.

4. Dans une prise de responsabilité calculée, où nous nous protégeons avec un maximum d'assurances, celui qui est en face de nous se fait petit à petit oublier, le risque de déshumanisation est réel. (Ex. : Si vous vivez un petit accident de voiture, la 1^{ère} question qui se pose est de savoir si vous êtes bien assurés, l'état de santé de l'autre automobiliste n'est pas toujours questionné).
5. Si le risque est absolument à éviter, l'accident est quant à lui devenu complètement inimaginable. On ne chasse plus les sorcières, on chasse les responsables. Il faut absolument un responsable à tout ce qui se passe. On peut, on doit critiquer l'imprudence ou la malhonnêteté de certains, et la justice est une institution importante en cela, mais l'idée de l'« *accidit* », « *il arrive* » en latin, est devenu impensable. **Le hasard et le risque sont niés.**

Une telle approche de la prise de responsabilité n'aidera jamais les travailleurs de rue.

- ✓ L'approche éthique de la responsabilité part du principe opposé selon lequel la personne qui prend ses responsabilités veut de son propre chef répondre de ses actes devant autrui. Il n'attend pas qu'on le lui demande. Il s'engage donc à assumer les conséquences de ses actes. Il n'en attend pas de gratifications. Il accepte de prendre les risques inhérents à une prise de responsabilité. Il prend donc l'accident comme un des possibles de la situation, sans le banaliser ni le mettre en exergue. L'autre n'est plus l'accusateur, il devient le témoin d'une mise en œuvre, le compagnon de route des utopies.

L'objectif de cette approche de la responsabilité n'est pas de tout cadenasser, les situations ne sont pas complètement maîtrisées laissant ainsi un espace de liberté indispensable à toute utopie et à toute action.

L'essentiel tient du fait qu'un réel engagement se fait et qu'une place juste soit donnée à l'innovation et à l'imprévu.

Prendre ses responsabilités, c'est continuellement inventer, réinventer, laisser inventer et prendre ces risques « indispensables ».

Pour étayer ce propos et le lier à cette réelle fraternité qui se construit entre nous au fur et à mesure de nos rencontres, permettez-moi d'évoquer Jacques Attali.

J. Attali ² nous parle de cette fraternité dans un de ces ouvrages dont le titre est précisément « Fraternité ». Il en parle tellement bien que je ne résiste pas à l'envie de vous livrer en direct un petit extrait de son ouvrage :

« Avant que les penseurs juifs et grecs ne le formalisent, quelques hommes, au plus profond des empires, ont dû rêver de chefs plus dignes, d'ordres moins stupides, de la liberté d'aimer hors de sa caste, de la fin de l'esclavage. L'auteur de la première utopie laïque regardait sans doute les empires de l'extérieur ; il ne devait pas y avoir sa place ; il n'attendait rien non plus de l'au-delà, et tout d'un monde où les hommes seraient libres de créer, voyager, échanger : le premier théoricien de la liberté fut sans doute un nomade, ou du moins un marin ». J'ajouterai peut-être ... travailleur de rue.

Edwin de boevé

² Jacques Attali. *Fraternités. Une nouvelle utopie universelle*. Edition Fayard. Septembre 1999.